

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

Aliss



Extrait de la publication **ALIRE**

À PROPOS DE PATRICK SENÉCAL...

« PATRICK SENÉCAL ÉCRIT DE FAÇON EFFICACE. L'ACTION, LE RYTHME, LA *PRISE DE POSSESSION* DU LECTEUR LUI IMPORTENT PLUS QUE LES EFFETS DE MANCHE. TANT MIEUX POUR NOUS. »

Nuit Blanche

« SANS IMITER LE STYLE DE KING, PATRICK SENÉCAL PARVIENT À SUSCITER AUTANT D'INTÉRÊT QUE LE MAÎTRE DE L'HORREUR AMÉRICAIN. »

Québec français

« [...] SUPRÊME QUALITÉ, L'AUTEUR VA AU BOUT DE SON SUJET, AVEC FORCE DÉTAILS MORBIDES. »

Lectures

« PATRICK SENÉCAL SE TAILLE UNE PLACE DE CHOIX DANS LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE. LE THRILLER D'HORREUR AUSSI BIEN MAÎTRISÉ NE SE VOIT QUE DANS QUELQUES PLUMES ÉTRANGÈRES. »

Le Nouvelliste

« LE JEUNE ROMANCIER A DE TOUTE ÉVIDENCE FAIT SES CLASSES EN MATIÈRE DE ROMANS D'HORREUR. NON SEULEMENT IL CONNAÎT LE GENRE COMME LE FOND DE SA POCHE, MAIS IL EN MAÎTRISE PARFAITEMENT LES POUDRES ET LES FUMÉES. »

Ici

... ET DE *SUR LE SEUIL*

« LA TERREUR [...] SE TRANSMET AU LECTEUR
AU FUR ET À MESURE QU'IL TOURNE LES PAGES. »

Filles d'aujourd'hui

« [...] UN THRILLER PALPITANT AUX ACCENTS
D'HORREUR ET DE FANTASTIQUE REDOUTABLES. »

Journal de Montréal

« AVEC *SUR LE SEUIL*, PATRICK SENÉCAL
S'AFFIRME COMME LE MAÎTRE DE L'HORREUR. »

La Tribune

« PATRICK SENÉCAL CONCOCTE DE MAIN DE
MAÎTRE UN SUSPENSE INSOUTENABLE
DANS LEQUEL LA TERREUR ET
LA PSYCHOLOGIE FONT BON MÉNAGE. »

Le Soleil

« UN SUSPENSE DIABOLIQUEMENT EFFICACE.
ON NE S'ÉTONNERA PAS D'APPRENDRE
QU'UN PROJET D'ADAPTATION
CINÉMATOGRAPHIQUE EST DANS L'AIR... »

Elle Québec

« AVEC *SUR LE SEUIL*, PATRICK SENÉCAL RÉUS-
SIT LÀ OÙ BIEN DES AUTEURS D'HORREUR,
DE NOS JOURS, ÉCHOUENT.
IL MAINTIENT LE LECTEUR
DANS UN ÉTAT PROCHE DE LA TRANSE. »

Voir – Montréal

ALISS

DU MÊME AUTEUR

5150 rue des Ormes. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1994. (épuisé)

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1995. (épuisé)

Lévis, Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport, Alire, Romans 015, 1998.

Aliss. Roman.

Beauport, Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis, Alire, Romans 059, 2002.

Lévis, Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis, Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Repris en deux tomes :

Le Vide -1. Vivre au Max

Lévis, Alire, Romans 109, 2008.

Le Vide -2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 110, 2008.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

ALISS

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2000 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

60 59 58^e MILLE

*À ma douce Sophie
qui a rallumé le soleil*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Il était une fois...</i>	1
ALISS ou « <i>La vie est ailleurs</i> » <i>et autres vérités troublantes</i>	7
VERRUE ou <i>Plus longtemps durera le cocon,</i> <i>plus beau sera le papillon</i>	37
LES INVITÉS DU PARTY ou <i>Les effets paranoïdes</i> <i>de la masturbation sur la voyeuse néophyte</i> ..	87
<i>Je marche sur une longue route...</i>	129
CHARLES ou <i>Tourments d'un mathématicien</i> <i>chercheur de rêves</i>	131
MIROIR (1)	157
ANDROMAQUE ou <i>Amertume d'une pute littéraire</i> <i>en attente d'un second couronnement</i>	173
CHESS ou <i>L'insoutenable légèreté</i> <i>du junkie hilare</i>	239
CHAIR ET BONE ou <i>La torture, en tant que</i> <i>quête métaphysique, commence toujours</i> <i>par un thé</i>	299
<i>Je suis assise sur une branche...</i>	329
MIROIR (2)	331
LA REINE ROUGE ou <i>Partouze monarchique</i> <i>pour sujets fidèles</i>	353
<i>La route est libre...</i>	399

MIROIR (3)	401
MICKEY ET MINNIE ou <i>Pour en finir une fois pour toutes avec l'enseignement de la littérature</i>	451
<i>Je tombe toujours dans le vide...</i>	483
Tous ou <i>Verdict unanime d'une Cour impartialement amoral</i>	485
Alice ou « <i>There's no place like home</i> » <i>et autres vérités troublantes</i>	517

I want to know everything
I want to be everywhere
I want to fuck everyone in the world
I want to do something that matters
Nine Inch Nails

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.
Baudelaire

Je le crois parce que c'est absurde.
Tertullien

Roum dum dum wa la dou,
C'est le temps des vacances!
popularisé par Pierre Lalonde

Il était une fois...

HÉLÈNE RIVARD, la mère :

Si je suis fière de ma fille ? Et comment donc ! Alice a tout pour nous rendre heureux, Marc et moi. Elle est brillante, a de très bonnes notes à l'école... C'est une des meilleures élèves du cégep, vous savez ! Je ne peux rien demander de plus. C'est vrai que, depuis environ un an, elle est un peu plus distante, mais... C'est normal, elle a dix-sept ans, bientôt dix-huit, c'est l'âge de la contestation, de l'indépendance, et tout ça. J'ai des amies qui ont des enfants de cet âge, et leur crise d'adolescence est beaucoup plus difficile ! Ils découchent souvent, prennent de la drogue, manquent de respect envers leurs parents... Alice n'est pas comme ça. Quand elle découche, elle nous prévient... Bon, elle sort moins avec nous qu'avant, elle fuit plus la maison, nous avons parfois quelques engueulades, mais... C'est tout, rien de grave. Elle continue à avoir de bonnes notes à l'école et à fréquenter des amis très corrects. Et je suis sûre qu'elle ne prend pas de drogue. Je ne suis pas naïve, quand même : l'autre soir, elle est rentrée d'un party et, de toute évidence, elle avait bu un peu plus qu'il est raisonnable de le faire. Mais on a tous fait ça à l'occasion, non ?... Honnêtement, la petite crise d'adolescence de mon Alice me semble très, très raisonnable, et j'en remercie le Ciel.

MARC RIVARD, le père :

C'est vrai qu'elle fait son indépendante depuis quelque temps, mais ça me fait plus rire qu'autre chose. La seule affaire qui m'inquiète un peu, c'est que je crois qu'elle... heu... je crois qu'elle a commencé à coucher avec Julien, son petit ami. Ma femme me dit qu'elle prend la pilule et qu'Alice est responsable... par rapport aux maladies, vous savez... Je ne le connais pas beaucoup, ce Julien, moi... Mais il a l'air correct. Il va au cégep aussi. Il est en sciences pures, comme Alice. Bon! Je dois être un peu trop protecteur! (rires) J' imagine que dix-sept ans, c'est l'âge auquel les jeunes commencent à faire ça aujourd'hui... J'essaie de lui en parler, mais elle me dit que je comprendrais pas. Ho! Elle ne me dit pas ça en criant, ni de façon méprisante, non, non, mais quand même... Il y a une plus grande distance qu'avant, c'est tout. Je ne lui en veux pas, remarquez bien. Quand on est ado, hein?

JULIEN GIROUARD, le petit ami :

Je la connais juste depuis cet automne. Je l'ai remarquée assez vite. Un, parce qu'elle est super belle (rires), et deux, elle est ben brillante. Elle participait beaucoup au cours, posait des questions intéressantes, des interventions ben bright. C'est une des seules élèves que je connaisse qui aime vraiment les cours de français : la littérature des siècles passés, les tragédies antiques... C'est pas tout le monde qui s'intéresse à ça! J'étais dans le même cours de philo qu'elle. Normalement, tout le monde dort pendant ce cours-là, mais pas elle! Quand elle était pas d'accord avec le prof, elle le disait clairement. Le genre de fille qui a pas peur de s'affirmer. Rebelle, mais pas conne. On s'est parlé durant le party de mi-session pis... on sort ensemble depuis ce temps-là. Ça fait presque deux mois. C'est une fille studieuse, qui vient d'une famille riche, mais elle est pas straight pour autant... Pis cultivée! Elle

lit beaucoup, écoute toutes sortes de musiques, toutes sortes de films... même des films européens! Elle m'épate pas mal... Côté sexe?... Ben... Elle a accepté très rapidement de coucher avec moi, pis dans un lit, elle est pas mal déniaisée, mettons. Franchement, elle m'en a même appris! (rire gêné) Je sais que je suis pas le premier gars avec qui elle couche, ni le deuxième, mais c'est pas une « agace », ni une fille facile qui baise avec n'importe qui! Elle a trop de caractère! Pis personne oserait la traiter de « guidoune »! C'est juste une fille... déniaisée. Qui aime explorer, essayer. C'est vrai que c'est pas tout le monde qui l'aime, mais les gens sont généralement impressionnés par elle... La drogue? Rien d'inquiétant. Elle prend du hasch de temps en temps, du pot... Quand elle est gelée, elle parle beaucoup pis elle raconte des drôles d'affaires. Par exemple, elle dit qu'elle est en train de se limiter, dans cette petite vie tranquille. Qu'elle doit défoncer les murs qui l'entourent. Des affaires de même. Ça me fait rire. Je l'aime ben, je pense.

MÉLANIE BOUDRAULT, la grande amie :

Elle a beaucoup d'amis, mais c'est pas tout le monde qui l'aime. Il y en a qui la trouvent un peu trop directe, mais koudon... C'est vrai qu'elle est difficile, des fois. Au secondaire, elle pétait des scores, mais combien de fois les profs l'ont envoyée chez le directeur parce qu'elle était une tête forte? Le directeur de l'école était ben embêté : pas facile de punir une étudiante qui a 95 pour cent de moyenne générale! Y en a aussi qui la trouvent un peu trop... audacieuse. Mais le monde de Brossard, c'est straight! C'est sûr que ses parents feraient sûrement une crise cardiaque s'ils savaient qu'elle prend de la dope pis qu'elle a baisé avec cinq ou six gars, eux qui pensent qu'Alice est un ange! Mais ça enlève pas qu'elle est une bonne fille et qu'elle adore ses parents... Moi aussi, des fois, je

trouve qu'elle y va fort, mais je la respecte tellement! Elle est super intelligente! Une contestataire qui va aller loin, je suis sûre.

LAURENT LÉVY, le professeur de philosophie :

Comme beaucoup d'adolescents brillants, elle est encore pleine de contradictions et son côté contestataire peut paraître par moments puéril. Par exemple, nous avons étudié un texte de Nietzsche, l'autre jour, un texte dans lequel l'auteur dit qu'il faut arrêter de diviser les choses en « bien » et en « mal ». Ça fait toujours réagir les étudiants, vous pensez bien, parce que plusieurs ont l'impression que Nietzsche veut abolir toute forme morale, ce qui les scandalise. Nietzsche a tellement été incompris! Les nazis, entre autres, ont récupéré sa pensée et l'ont complètement déformée! Mais je m'égare... Alice, donc, a été très impressionnée par ce texte. Elle était d'accord et s'est mise à dire qu'en effet la morale était un obstacle à la liberté, qu'il fallait faire dans la vie tout ce qui nous passait par la tête et que Nietzsche avait bien raison. Elle était vraiment exaltée. Je lui ai expliqué que la pensée du philosophe était un peu plus compliquée, mais elle ne voulait rien entendre. Elle venait manifestement de découvrir cet auteur et, dans l'enthousiasme, était convaincue de bien le comprendre après avoir lu seulement quelques lignes de lui. C'est ça, Alice : une passionnée brillante et curieuse mais trop impulsive et, avouons-le, un peu naïve. Le plus drôle, c'est qu'elle se contredit! Une semaine après avoir lu ce texte, nous avons parlé de certains problèmes éthiques, comme l'euthanasie. Et là, Alice s'opposait à cette pratique, affirmant que nous n'avons pas le droit moral d'enlever la vie à quelqu'un. Le droit « moral »! Assez contradictoire, non ? (rires) Je lui ai fait remarquer cette contradiction ; elle ne m'a pas trouvé drôle, évidemment. Peu importe ces paradoxes, au fond...

Pour l'instant, elle est tiraillée par des extrêmes, elle réfléchit à tout ça, se pose des questions, se contredit... À son âge, c'est une preuve d'intelligence. J'aime bien les étudiants qui se contredisent, qui maîtrisent mal les concepts mais qui au moins sont curieux intellectuellement. En tout cas, ils sont plus intéressants que ceux qui viennent à tous mes cours, qui font des travaux sans véritable point de vue personnel et qui croient qu'un film comme Forrest Gump est une réflexion profonde sur le sens de la vie (rires)...

MÉLANIE BOUDRAULT :

Il y a dix jours, au party de fin d'année, je lui ai demandé comment elle avait trouvé notre première année de cégep. Elle m'a dit : « Faut aller au bout de soi, Mélanie. Faut briser les conventions, sortir de l'ordinaire et des chemins tracés d'avance. Pis c'est pas en restant ici que ça va arriver ! » Quand elle parle de même, je sais pas trop ce qu'elle veut dire. Je lui ai demandé si elle voulait quitter Brossard, lâcher l'école. Elle m'a pas répondu. Elle aime l'école, elle aime sa famille, mais en même temps... Elle est un peu mêlée, je pense.

LAURENT LÉVY :

Alice est une fille très intelligente qui n'a pas encore le parfait contrôle de sa pensée. Sauf que, contrairement à plusieurs qui sont dans la même situation, elle va prendre les moyens pour trouver une réponse solide, pour se trouver elle-même. Je n'en doute pas un instant.

ALISS

ou

« *La vie est ailleurs* » et autres vérités troublantes

Notre conte, comme il se doit, s'ouvre sur une situation initiale en apparence équilibrée: c'est le mois de mai, le soleil brille et la journée s'annonce parfaite. Mais si on y regarde de plus près, nous constaterons que notre héroïne Alice a déjà pris une décision qui est venue briser cet équilibre et qui va amener de grands changements dans sa vie. De quelle décision s'agit-il donc? Approche, ami lecteur, approche! Alice est là, dans cette voiture... Allons la retrouver! L'aventure commence!

Je traverse le pont.

Drôle de *feeling*. Pas d'emprunter le pont Jacques-Cartier comme tel (je l'ai quand même fait une centaine de fois), mais de le traverser en sachant que je ne le reprendrai plus. Pas avant un bon bout de temps, en tout cas. Le fleuve Saint-Laurent, les poutres de métal toutes rouillées, la tour de Radio-Canada, la grosse enseigne de Molson, les *buildings* du centre-ville... Je les ai jamais regardés avec autant d'attention.

— Je te laisse où, la grande ?

— N'importe où.

Première fois que je fais du pouce, aussi. Mes parents seraient pas contents. De toute façon, ils sont pas contents en ce moment même. Je leur ai annoncé la

grande nouvelle. Depuis deux semaines ma décision est prise, mais j'ai attendu la fin des cours. En fait, j'ai surtout attendu aujourd'hui, le 25 mai, jour de ma fête. Le jour de mes dix-huit ans. Symboliquement, je trouvais ça intéressant. En plus, c'est l'an 2000. Dix-huit ans en l'an 2000 : c'est pas un hasard. C'est un signe. Une preuve que je prends la bonne décision.

Au moment où ils me demandaient à quel restau j'avais le goût d'aller pour ma fête, je leur ai balancé la bombe. Papa, maman, je retourne pas au cégep en août. Pis je vais aller rester en appart à Montréal.

Ils m'ont pas crue. Ils pensaient que je blaguais. Ah, ah, sacrée Alice, une vraie comique. Ils ont pas ri longtemps. Ils ont fini par réaliser que je niaisais pas.

C'est là que les cris ont commencé. Pas les miens, les leurs. Fallait s'y attendre. Je suis restée calme presque tout le long. J'ai même essayé de leur expliquer. Je dis bien « essayé », parce que, honnêtement, c'est pas super clair pour moi non plus. Je leur ai dit que je me posais plein de questions, depuis quelque temps, que je réfléchissais beaucoup. Ils l'avaient sûrement remarqué, non ? Je leur ai dit que je les aimais, que j'aimais mes amis, que j'haïssais pas non plus la vie que je menais, mais...

— Mais quoi ? a tonné mon père. C'est quoi d'abord, le problème ?

Papa qui jouait les gros méchants, qui voulait me faire peur. Mais il était vraiment déconcerté, je le voyais bien. J'ai continué à rester calme. J'ai répondu qu'il fallait que je connaisse autre chose. Parce qu'il y a d'autres choses, je le sais. D'autres possibilités de vie, d'autres moyens d'envisager l'existence. Je veux expérimenter l'ailleurs, aller au bout de moi-même. Qu'est-ce qui existe, à l'extérieur de la famille, des amis et de l'école ? Et, surtout, qu'est-ce qui existe en dehors des conventions ? En dehors des règles ? En dehors du conformisme ? En quoi cette vie est meilleure qu'une

autre ? En quoi cette ligne droite que nous nous efforçons de suivre est plus pertinente ou intéressante qu'une ligne sinueuse ? Là, j'ai vu qu'ils comprenaient pas trop, que je les perdais un peu... J'ai changé de cap et je suis redevenue terre à terre :

— Peut-être que j'aimerai pas ça, peut-être que je vais me planter, mais il faut au moins que je le sache, que je l'essaie, que je l'expérimente. Sinon, je vais vivre le restant de ma vie sans savoir. Pis ça, je peux pas. Vous me connaissez, je suis trop curieuse, trop affamée de tout... Je vais aller essayer. C'est tout.

Ç'a été le tour de ma mère. Elle, ce n'est pas la colère, son atout. C'est la déception. La désillusion. Les hochements de tête, l'affaissement sur une chaise, le visage entre les mains, toute la panoplie, quoi. Mais dans son cas aussi, c'était honnête. Je le sentais.

— Je ne te reconnais plus, Alice, qu'est-ce qui t'arrive ? Abandonner tes études !

J'ai rectifié. Je n'abandonne pas, je fais une pause. Pour voir. Pour essayer autre chose. J'y retournerai peut-être, on verra. Cela n'a pas reconforté maman du tout. Mais tu vas vivre de quoi, Alice, à Montréal ? T'inquiète pas, maman, je vais me trouver un boulot. Mais pourquoi, pourquoi, Alice, faire une telle folie ? Tu cherches quoi, au juste ? Je le sais pas, maman. Je le sais pas, mais je veux chercher, je veux essayer, point final. Pis si je me suis trompée, je vais revenir ! C'est tout !

Les larmes ont commencé à monter aux yeux de ma mère. Mon père s'approchait de plus en plus du point d'ébullition. En silence, il tournait en rond. Ça me faisait vraiment de la peine de les mettre dans un tel état, de les décevoir ainsi. Jamais ils n'avaient pensé que je prendrais une telle décision. Ils ne me reconnaissaient tout simplement plus. Mais peut-être m'avaient-ils toujours connue en surface, aussi... S'ils savaient tout ce que j'ai déjà fait... Des choses dont ils ne se doutent même pas...

La grosse voix s'est de nouveau élevée. Seulement cinq mots :

— Il n'en est pas question !

Mots absurdes, grotesques. Les mots de la loi. Et moi, la petite fille sage, j'avais toujours, en apparence du moins, respecté cette loi. C'est fini, ça. J'ai dix-huit ans, papa, tu peux plus rien m'interdire, maintenant. Je suis une adulte, je fais ce que je veux. Je ne voulais pas vous demander la permission, je voulais juste vous prévenir, c'est tout. Je me donne deux semaines pour me trouver un appart et une job à Montréal, ensuite je pars. Avec votre bénédiction, ce serait formidable, mais elle n'est pas indispensable.

— Écoute, la grande, moi, je m'en vais sur Rachel, ensuite sur Saint-Denis, jusqu'à Jean-Talon... Tu restes avec moi jusque-là ou je te dépose avant ?

Très court moment de réflexion.

— Je vais... je vais descendre sur Saint-Denis...

Quelle différence, puisque je n'ai aucune idée où je vais ? Parce que je suis partie pas mal plus tôt que je l'avais planifié, finalement. C'est ça, le problème : t'as beau tout planifier, ça arrive jamais tout à fait comme tu l'attendais. J'avais peut-être prévu la tristesse de mes parents, leur incompréhension, mais j'ai jamais pensé que mon père irait jusque-là...

— Écoute-moi, Alice, et écoute-moi bien ! Si tu renonces pas immédiatement à cette folie, c'est pas dans deux semaines que tu t'en vas, c'est tout de suite !

Ça m'a sciée ! Papa me connaît pourtant assez pour savoir qu'on menace pas une fille orgueilleuse comme moi-même en personne ! Très bien, parfait ! Mon calme et ma tristesse se sont évaporés d'un seul coup. J'ai pas réfléchi, j'ai crié je sais pas quoi et je suis allée préparer une petite valise. Vraiment petite. Là, c'est devenu vraiment caricatural. Mon père qui me menaçait, ma mère qui pleurait et qui me suppliait de

réfléchir, et moi, en beau maudit, insultée, blessée, qui faisais ma valise en leur criant des affaires du genre: « Je me doutais que vous comprendriez pas, mais jamais que vous me menaceriez de même! » ou « Ce que tu viens de me dire là, p'pa, ça démontre à quel point j'ai raison de vouloir aller voir ailleurs! », et autres grandes phrases dignes du pire des mélos.

Sur le seuil de la porte, ma mère m'a implorée une dernière fois. Elle, je l'ai embrassée. Mon père, je l'ai regardé et, malgré le ressentiment que j'éprouvais, je lui ai dit assez calmement, mais assez froidement aussi:

— Si je me suis trompée, je vais revenir!

— Si tu t'en vas, tu reviens pas!

Criss d'orgueilleux! Je retiens pas des voisins, c'est clair! Je le sais qu'il le pensait pas vraiment, que c'était une façon désespérée d'essayer de me retenir, mais c'était la pire chose à me dire. Je suis partie sans ajouter un mot. Sans le savoir, mon père venait de me donner la plus grande motivation pour partir.

Et voilà. Ça fait même pas trois quarts d'heure de ça. Je suis restée pompée tout le long. Pompée quand j'ai commencé à faire du pouce. Pompée quand le gars m'a embarquée. Pompée quand on a roulé sur Taschereau. J'ai commencé à me calmer sur le pont Jacques-Cartier. Maintenant, rue Saint-Denis, j'ai repris le contrôle de mon moi-même en personne... Je réalise ce qui vient de se passer... pis j'en reviens pas.

— Ici, ça va?

— C'est parfait.

Je descends avec ma petite valise, remercie le gars.

Je regarde autour de moi. Me voici à Montréal. Pour de bon. À part mes parents, personne ne le sait. À la vitesse où je suis partie, j'ai pas pu avertir personne. Ni Mélanie, ni Julien, ni personne. Dire qu'il y a un party d'organisé pour ma fête, ce soir, chez Julien! Hé, ben! Ils vont être surpris!

VERRUE

ou

*Plus longtemps durera le cocon,
plus beau sera le papillon*

L'élément déclencheur est donc déclenché: une nouvelle vie commence pour Aliss! Notre héroïne est prête à rencontrer tous les personnages qui peupleront ses aventures! Mais lesquels seront ses amis et lesquels seront ses ennemis? Elle devra être vigilante... et toi aussi, ami lecteur, ouvre l'œil!

Franchement, l'appart est pas aussi miteux que je le craignais. Bon, c'est pas le Ritz, c'est sûr. Le papier peint est laid, mais en bon état. Le plancher est pas au niveau, mais en beau bois franc. Les meubles datent du Déluge, mais sont encore utilisables. Le four et le frigo sont d'un jaune vomitif, mais ils fonctionnent. Quant à la salle de bain, la pièce que je redoutais le plus, elle me rassure: minuscule, mais assez propre. Et comme le téléphone est compris, j'ai déjà une ligne téléphonique.

Je prends un gros cinq minutes pour faire le tour de mon nouveau chez-moi. Voilà! Ce sera mon décor pour au moins les trois prochains mois! La mélancolie et l'angoisse en profitent pour m'attaquer sournoisement par-derrière. Normalement, à cette heure-ci, je serais chez moi, avec papa et maman, et on se préparerait à aller au restau...

Je devrais peut-être leur téléphoner.

Non, non, c'est trop tôt. Allons, je faiblis, moi !
Ho, là là ! Il faut me refaire des forces ! Vite, vite, des vitamines !

Je sors dans le vestibule. J'ai l'appartement cinq, au troisième. Je passe devant le numéro six, dont la porte est entrebâillée. Une musique provient de l'intérieur. Une chanson qui m'est familière, un chanteur super kitch que ma mère écoute souvent... Comment se nomme-t-il, déjà?... Joe Dassin, c'est ça ! Je m'arrête et tends l'oreille, amusée :

*On s'est aimés comme on se quitte
Tout simplement sans penser à demain
À demain qui vient toujours un peu trop vite
Aux adieux qui quelques fois se passent un peu trop bien*

Une des préférées de maman, en plus. Maudit que c'est quétaine ! J'ai aucune difficulté à m'imaginer le locataire : une matante qui lit des Harlequins à longueur de journée. Pathétique. Comme je viens pour m'éloigner, un rire se fait entendre de l'intérieur de l'appart. Un rire d'homme, rauque, vieux, plein de roches et d'épines. C'est donc un mec qui écoute ça ? Un gars qui, si on se fie à son rire, a pas l'air très en forme.

Accompagnant le rire, une odeur vient me chatouiller les narines.

Du hasch. Du bon, en plus.

Il y a un homme qui écoute du Joe Dassin en rigolant et en fumant un joint.

Je descends les marches, perplexe.

Je croise un gars qui monte. Dans la vingtaine. Cheveux noirs longs en queue de cheval. Veste de cuir. Cute à mort. Je peux pas m'empêcher de le regarder avec intensité. Quand un gars me plaît, moi, j'hésite jamais à le lui faire savoir. Mes amies m'ont toujours trouvée pas mal audacieuse, là-dessus... Souvent, les gars baissent la tête, intimidés : ça me fait rire. Lui, par contre, soutient mon regard et me lance même un

petit sourire pas mal vicieux. Je le suis des yeux, surprise, gênée et ravie. C'est le genre de regard qui aurait pu nous mener loin si on s'était rencontrés dans un bar ! Le gars arrive au troisième, entre dans l'appart numéro six et je l'entends crier :

— Calvaire ! t'écoutes pas encore cet ostie de morron-là !

Il ferme la porte derrière lui.

Est-ce qu'il vit là ? Un beau voisin comme ça, ça ferait mon affaire... Et l'autre, avec lui ? Son coloc ? Le rire avait l'air vieux. Son père, peut-être ?

Dehors, je me mets en marche vers la rue Lutwidge, vraisemblablement la rue principale du coin. En face, je vois l'immeuble rouge, avec sa porte de métal.

Ça, faut absolument que je découvre ce que ça cache...

J'aperçois alors, accrochée à la devanture d'un immeuble voisin, à six mètres du sol, une immense imitation de clé, grosse comme un traîneau, sur laquelle est inscrit : SERRURIÈRE. Ça me donne l'idée d'aller me faire un double de ma nouvelle clé.

Je rentre chez la serrurière. Un long comptoir. Les murs recouverts de clés. Une dame derrière le comptoir. Elle examine une clé avec une loupe, l'air très concentré.

— Bonjour.

Elle lève la tête. Cheveux en bataille. Quarantaine avancée. Elle me voit, marque de la surprise, puis sourit :

— Oui ?

— Je voudrais faire un double d'une clé.

Elle approuve :

— Et tu as choisi la meilleure place pour ça ! Madame Letendre, c'est la serrurière numéro un dans le quartier !

Que c'est ça ? Est-ce du français ? J'ai compris ce qu'elle a dit, mais j'ai vraiment l'impression qu'elle a parlé tout croche. Elle dépose sa loupe et me dit :

— Donne-moi ta clé, je te fais ça tout de suite.

Mais quelle sorte de dialecte elle parle ? On dirait un extraterrestre qui voudrait imiter notre langue ! Je lui tends la clé, sans cesser de la dévisager, comme si je fixais un handicapé.

— Madame Letendre, c'est vous ?

— Letndre, oui, c'st moi.

Elle prend ma clé, toute gentille :

— Prfait. Ça va prndre un ptit instnt.

Elle s'affaire sur sa machine, me tournant le dos. C'est incroyable. Ça doit être une maladie qui attaque la prononciation ou quelque chose du genre.

— Volà. Ça fra un gros dollr et cinquante sous.

Je prends les clés, paie. J'arrête pas de la fixer, elle va finir par me trouver impertinente. Elle ne se rend compte de rien, prend l'argent, sourit toujours.

— Mrci, june fille. Au revor.

Je marche vers la porte. Dans mon dos, la serrurière me lance :

— Si tu as bsoin de quo que ce soit, revens me vor.

— De quoi que ce soit ? Vous faites juste des clés, non ?

— Est-ce qu'il y a quelque chse de plus imprtant qu'une clé, madmoislle ? Ça put tout ouvrir.

Je souris aussi, avec indulgence. Elle prend son métier un peu trop au sérieux, on dirait.

— Merci, madame Let... heu... merci, madame.

Je sors. Hé, ben ! Drôle de bonne femme !

J'arrive dans Lutwidge. Trouve un petit restaurant. Mange une lasagne gratinée. Pas mauvaise. Le restau est à peu près vide. La serveuse est bizarre : elle veut absolument me convaincre que le repas n'est pas à mon goût.

Café et réflexion : qu'est-ce que je fais de ma première soirée à Montréal ? Je sors ? Je vais au ciné ? Dans un club ? Je vais bouquiner ? Rien de tout cela me tente, au fond. Je suis épuisée. À bout. Grosse journée.

Je rentre donc dans mon nouveau chez-moi. Défaîs ma valise. Suspends les vêtements que j'ai apportés, range les quelques livres et quelques disques...

Puis, je me plonge dans *Hygiène de l'assassin*, le roman d'Amélie Nothomb. Une couple d'heures de lecture.

Je perçois de la musique. Ça vient d'à côté, du numéro six. Une autre toune quétaine, si j'en juge. Est-ce que le gars fume encore un gros batte en écoutant cette merde ?

Je me demande si le beau mec de tantôt est avec lui.

— Baisse ça, tabarnac, ou je criss mon camp ! entendit une voix assourdie mais suffisamment claire.

J'ai ma réponse.

La musique baisse, suivi du même rire rocailleux que tout à l'heure.

Je vais m'accouder sur le bord de la fenêtre ouverte et sors la tête. J'observe la rue, faiblement éclairée par les lampadaires. Personne.

Un piéton passe. Disparaît.

Plus loin à droite, de l'autre côté de la rue, je vois l'immeuble écarlate. Une ampoule est allumée au-dessus de la porte de métal. Rouge aussi.

Ça fait bordel en maudit, ça.

La porte extraterrestre s'ouvre. Ho, ho ! Je deviens attentive. Qui va en sortir ? Charles ? Le *doorman* ? Un envahisseur de l'espace ?

Deux hommes. Ils s'arrêtent sur le trottoir. L'éclairage de l'ampoule rouge est discret, ils ne sont donc pas faciles à distinguer. En tout cas, l'un a un chapeau particulier, on dirait un haut-de-forme.

Ils parlent tous deux quelques instants. Ils émettent un ricanement sonore, puis s'éloignent ensemble vers Lutwidge.

Je reviens au bâtiment rouge. Un bordel, j'en suis sûre. Et les deux gars qui sont sortis, sûrement deux clients.

Charles qui fréquente un bordel ? Ça colle tellement pas...

J'aimerais bien le revoir, lui, tiens.

Je bâille. Dix heures, pis déjà fatiguée ! Allez, au lit. Demain, je commencerai ma nouvelle vie pour vrai. Disons que, pour ce soir, on va mettre la *switch* à *off*.

Le lit est un défi en soi. Ça grince, zzincc, zzincc, c'est mou, c'est pas récent, ç'a dû servir pendant la guerre de Corée... Je demeure les yeux ouverts longtemps.

Des petites pointes d'anxiété. Des pensées fugitives, pour papa et maman.

Un peu de crainte. Un peu d'angoisse.

Allons, c'est normal, c'est ma première nuit. Faut que je me laisse une chance, quand même...

N'empêche, je peux pas m'empêcher de penser à mes parents. À Brossard. Au cégep. Puis, je me mets à reculer. L'école secondaire. Mon premier chum. Je recule encore. Mes cours de piano. Ma petite école primaire... Déjà, à huit ans, j'étais audacieuse pas mal... Je voulais tout essayer...

Le gros arbre interdit, dans la cour d'école, au primaire...

On l'appelait comme ça parce que les professeurs nous interdisaient d'y grimper. Moi, petite tête forte, durant une récréation, je me tenais devant l'arbre et je me disais : « Vas-y ! Grimpe ! » Je savais que je me ferais chicaner, mais je voulais le faire quand même. Par défi. Je sais que plusieurs enfants sont comme ça, sauf que moi, quand je désobéissais, je le faisais sans me cacher, devant tout le monde. J'affichais ma désobéissance avec fierté.

J'étais sur le point de grimper dans l'arbre quand la concierge est arrivée. C'était une drôle de femme. Elle ne parlait à personne mais avait pas l'air méchante. Elle m'a regardée et m'a dit, doucement :

— Grimpe si tu veux, ma petite fille. L'important, ce n'est pas que ce soit permis ou interdit. L'important, c'est que tu assumes les conséquences de tes actes.

Pour une fillette de huit ans, c'était une drôle de phrase...

Alors, j'ai grimpé. Jusqu'en haut. Sur la plus haute branche, je triomphais, tandis qu'en bas les élèves me regardaient avec admiration et les profs me criaient de descendre tout de suite.

Et je suis tombée ! Ben oui ! Une méchante chute ! Je suis tombée sur mon bras, il a cassé net ! Je braillais comme un saule pleureur, à m'en crever les poumons. C'était la panique autour de moi. Malgré mes larmes et ma douleur, j'ai remarqué la concierge. Elle ne s'énervait pas du tout. Elle me regardait et souriait. Pas un sourire moqueur, ni moralisateur, non, non. Un sourire qui semblait me poser une question, qui me demandait, en fait : « Alors, petite fille, assumes-tu les conséquences ? » J'ai arrêté de pleurer presque instantanément. Je venais de comprendre quelque chose.

J'ai passé trois semaines dans le plâtre, mais j'ai jamais regretté d'être montée dans l'arbre. Jamais. J'ai assumé.

Quand je suis retournée à l'école, la concierge n'y travaillait plus. Toutes sortes d'histoires ont couru sur elle. Qu'elle était détraquée, qu'elle avait commis un crime quelconque, qu'elle s'était sauvée de la prison. N'importe quoi. Les enfants grossissent tout.

De temps en temps, le souvenir de cette aventure réapparaît. Je me souviens pas du nom de cette femme et à peine de son visage, mais je me souviens de la situation. Je me souviens des mots précis qu'elle m'avait dits. Je me souviens du ton. Et je suis convaincue que cette rencontre de quelques secondes, entre elle et moi, a eu un impact sur le reste de ma vie.

Bon ! Avec tous ces souvenirs, je ne suis plus fatiguée du tout. Quoi faire, flûte de merde ?

Je vais me masturber, tiens. L'effet relaxant est garanti. Rien de tel qu'un bon orgasme digital pour dormir.

Je m'humecte les doigts et réchauffe le moteur.

Normalement, mes fantasmes tournent autour du même thème : trois ou quatre gars qui me baisent en même temps. Très cochons, mes fantasmes. J'en ai déjà parlé à Mélanie. Elle m'a regardée avec horreur. « Honnnn ! Que c'est donc dégoûtaaaaaaaant, Alice ! Comment peux-tu trouver excitant de penser à de telles choooooooses ! » On sait ben ! Son rêve à elle, c'est de s'envoyer en l'air avec un inconnu sur une plage. Heille ! C'est pas du fantasme, ça, c'est de la carte postale !

J'ai les yeux fermés. Il y a quatre gars autour de moi, bien érectés... mais ça marche pas. Ça m'excite pas, ce soir...

Je repense alors au beau gars de cet après-midi, dans l'escalier.

Soudain, métamorphose : les quatre hommes virtuels ont tous le visage du beau gars. Flouchhhh ! Je mouille instantanément. Mes doigts s'activent. Les quatre clones me font des choses... des choses... Le plaisir monte, l'orgasme est proche. Quatre belles faces, quatre superbes membres, quatre regards pervers, quatre fois le même super mec, pis ça monte, ça monte...

Ettttttttt... bang ! Ça y est ! Et un orgasme pour célébrer ma première nuit à Montréal, un !

Bon. Ben, voilà, c'est fini.

Je regarde ma main toute humide et l'essuie nonchalamment sur les draps. C'est ben le fun de se masturber, mais ça reste un prix de consolation. Jusqu'à maintenant, j'ai couché avec six gars, et si je compare ce score avec celui de mes amies, ça fait de moi une fille très expérimentée. Les gars en question étaient loin d'être tous des experts en la matière, n'empêche : la réalité est toujours mieux que le virtuel. Surtout que

moi, ça m'arrive de venir vaginalement. Une vraie chance si je me fie aux témoignages de certaines copines. Mélanie peut même pas venir clitoridiennement, même en se stimulant pendant la pénétration ! C'est pas drôle, ça ! Elle dit qu'elle fait semblant pour pas décevoir son chum. Pauvre Mélanie ! Elle va faire semblant toute sa vie. Dans le sexe pis dans le reste.

Pas moi.

Même si rien ne bat une vraie baise, j'avoue que ce soir, pour un travail manuel, c'était assez bien payé. Faut croire que le beau gars de tantôt m'a fait de l'effet.

Ça serait un autre beau défi, ça : *cruiser* mon beau voisin. Coucher avec lui ? Hmmm... pourquoi pas ?

Je me retourne sur le côté en ricanant. Ça s'annonce excitant !

Toujours les bruits, à côté.

Vaguement, je pense à la maison...

Ça me prend bien du temps à m'endormir.



Allez, debout, debout, hop ! hop ! Grosse journée, faut s'y mettre ! Petit déjeuner et après, au centre-ville pour magasinage !

La porte du six est encore entrouverte. Je viens pour descendre les marches quand une voix provenant de l'intérieur se fait entendre :

— Y a quelqu'un ? Mario, c'est toi ?

Une voix rauque et maganée.

— Mario, c'est toi, oui ou non ?

J'hésite, puis finis par répondre :

— Non, c'est... c'est moi, votre nouvelle voisine.

— Une nouvelle voisine ?

— C'est ça...

Je fais un pas pour m'éloigner.

— Vous pouvez venir, un instant ?

Nouvel arrêt. Nouvelle hésitation. Pourquoi pas ? Je vais peut-être rencontrer mon beau mec d'hier ! Excellent, ça !

J'entre. Je me retrouve dans un salon, avec les mêmes meubles que les miens, sauf qu'ils sont sales, recouverts de poussière, tachés. Plusieurs cendriers. Tous pleins.

— Par ici, appelle la voix éraillée.

J'arrive à la cuisine. C'est immonde. Des casseroles sales, le four souillé, de la bouffe moisie qui traîne un peu partout. Ça sent l'intestin grêle. Je grimace, pouah !

— Dans la chambre, persiste l'autre.

Dans le mur droit de la cuisine s'ouvre la chambre. J'entre. Pas un meuble, pas un lit, pas une chaise. Par terre, le bonhomme est assis, le dos appuyé contre le mur du fond. En pyjama. Enfin, si on peut appeler ses guenilles un pyjama.

L'homme a au moins soixante ans. Ses cheveux sont d'un blanc sale et lui tombent sur les épaules. On dirait de vieux glaçons tordus pour les arbres de Noël. Sa face a été labourée par tous les tracteurs du monde. Il y a tellement de rides que j'ai peine à distinguer sa bouche fermée. Son nez est long et pendant, une masse de chair vide.

Une loque.

Mais au milieu de ce désastre, ses petits yeux sont calmes, clairs, lucides.

Sur le sol, à sa droite, un radio avec lecteur CD. Des dizaines de compacts éparpillés sur le sol, autour du vieux. Un seau, dans un coin, à portée de sa main.

Une vision vraiment étrange. Pour enrober le tout, une odeur pas très agréable.

— Bonjour, que je dis en souriant, malgré mon dégoût.

La loque, assise contre le mur, a une jambe étendue, l'autre repliée. Appuyée contre son genou relevé, sa main recouverte de taches brunes tient un joint précai-

rement suspendu entre de longs doigts osseux. Le vieux écarquille les yeux de surprise, puis ouvre la bouche pour parler. Il en a donc une. Petite, mince. Et sans dents. Beau spectacle.

— Mais tu es toute jeune...

Ça commence mal.

— Pas tant que ça. J'ai dix-huit ans.

Il prend une touche et fait une moue hautaine.

— C'est ce que je disais.

La voix sort d'un broyeur à déchets. Il prend une longue *prof* de son joint, pfffffffff. Il semble apprécier.

— Tu vis donc dans l'appartement de Pinto ?

— Pinto, c'est celui qui est mort ?

— Qui t'a dit ça ?

— La proprio.

Il ricane en se grattant la joue droite. Mouvements parmi les rides. Le ricanement fait peur, plein de glaires et d'années glauques.

— Oui... C'est une explication qui se vaut...

— Il est mort ou non ?

— Disons qu'elle est venue le chercher... Enfin, pas elle en personne, mais...

— De qui vous parlez ?

Autre touche. Autre moment de béatitude. Il parle peut-être de la Mort... Il se croit poète, le pauvre.

— Alors, voilà. Je suis votre nouvelle voisine, Aliss. Enchantée.

— Tu en veux ?

Il a sorti un autre joint de la poche de son pyjama et me le tend.

Il veut me tester, hein ? Il pense impressionner la petite jeune, c'est ça ?

— Oui, merci bien.

Je prends le joint. Ramasse un carton d'allumettes qui traîne sur le sol. M'allume, sous le regard indifférent du vieux.

Je prends une longue *pof*. C'est vraiment du bon hasch.

— De la qualité, que je dis en prenant un air d'experte.

— J'ai juste des bonnes choses.

Il fouille dans son autre poche. Deux petits flacons de plastique. Pleins de pilules.

— Ça, c'est encore mieux. T'en veux ?

Du chimique. Des drogues dures. Ça m'a toujours attirée, ça, mais en même temps, ça me fait peur...

— Non, merci. Une autre fois, peut-être.

— Peut-être, oui...

Il remet les pilules dans sa poche, d'un air entendu et supérieur.

Je prends une dernière touche du joint, puis le dépose dans le cendrier.

— Bon. J'y vais. Au revoir.

— Attends ! J'aimerais que tu me rendes un service. J'attends, méfiante.

— J'aimerais que tu me fasses quelques commissions. Normalement, c'est Mario qui les fait pour moi, mais il est parti en beau simonac, hier. J'ai l'impression qu'il reviendra pas avant un jour ou deux, alors...

— Vous faites jamais vos commissions vous-même ?

— Non.

— Vous êtes paralysé ?

Pof. Fumée.

— J'aime mieux pas trop bouger.

— Écoutez, j'ai moi-même pas mal d'achats à faire aujourd'hui, ça fait que...

— Attends, attends...

Il fouille de nouveau dans son pyjama. Ce sont pas des poches, mais des tiroirs ! Il en sort un billet de vingt dollars.

— C'est pas compliqué : tu m'achètes pour vingt piastres de nourriture. Rien pour boire, juste de la bouffe. N'importe quoi. Pour vingt piastres.

Il me tend le billet. Je bouge toujours pas. Il soupire d'un air las et insiste :

— C'est pas la fin du monde, il me semble !

Il est pas gêné, celui-là ! Non seulement il ose me demander de faire ses commissions, mais en plus il me met de la pression ! Incroyable ! J'ai jamais rencontré tant de gens malpolis en si peu de temps : le Monsieur Métro, la proprio, le mari de la proprio, la serveuse du restau, et maintenant lui, ce vieux schnock ! Ça va faire ! Je vais jouer sur le même terrain, moi aussi ! Ils vont voir que j'ai pas la langue dans ma poche !

— Je suis pas votre servante, vous saurez ! Pourquoi je ferais ça pour vous ?

Je m'attends à ce qu'il me traite d'égoïste, mais non. Il fait l'étonné, baisse son billet et réfléchit :

— C'est vrai, ça... Pourquoi tu ferais ça pour moi ?

Ça me surprend tellement que, malgré moi, je dis :

— Mais... Pour vous rendre service, tout simplement !

La vieille peau émet un sifflement méprisant.

— C'est la raison la plus ridicule que j'ai jamais entendue !

Sur quoi, il croise ses jambes à l'indienne et avance sa face pleine de rides vers moi.

— Qui es-tu, au juste ?

— Je vous l'ai dit, je m'appelle Aliss, et...

— Non, non ! Je te demande qui tu es.

Il appuie ses mots avec insistance. Bon ! Il veut philosopher, maintenant ! Pas envie de ça ce matin...

— Il faut que j'y aille. Au rev...

— Reste ici, Aliss !

Pardon ? Il vient de me donner un ordre, la vieille guenille ! Ça, je le prends pas !

— Heille, vous avez beau avoir l'âge de mon grand-père, vous commencerez pas à me dire ce...

— Si tu m’achètes de la bouffe, je te donne tous les joints que tu veux.

Je le regarde longuement. Il insiste :

— Du bon stock de même, c’est cher, tu sais...

Il a l’air tellement suffisant, malgré son triste état, tellement fat ! Comment peut-on avoir l’air d’une merde pareille et dégager tant de prétention en même temps ? Comme un Empereur qui se rendrait pas compte que son trône est une chiotte !

Je jette un coup d’œil au joint. C’est vrai que c’était du bon.

— OK. Marché conclu.

Il me donne le billet de vingt dollars.

— Parfait, Aliss. À tantôt.

Et sans plus s’occuper de moi, il met en marche son lecteur CD. Je reconnais une vieille chanson de Francis Martin, le roi des quétaines des dernières années.

*Quand on se donne
À une femme d’expérience...*

Le vieux fredonne l’infect refrain, puis éclate de rire, sans raison.

— Nectar ! marmonne-t-il. Pur nectar !

Sur quoi il prend une touche de son joint, tandis que le pauvre Francis continue de s’égosiller. Manifestement, je n’existe plus. Je finis par sortir, déconcertée. Spécial en criss, le bonhomme...

Je descends les marches, clop-clop-clop. Les deux touches du joint m’ont mise en forme.

Ce Mario, qui fait habituellement les commissions du vieux, ça doit être le beau gars d’hier. Mario. Faut que je retienne ça. Le beau Mario...



Pour mes achats, aussi bien rester dans le quartier. Je vais acheter tellement de choses que c’est plus pra-



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

ALISS
est le quarante-cinquième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

A L I S S

Il était une fois...

... Alice, une jeune fille curieuse, délurée, fonceuse et intelligente de Brossard. À dix-huit ans, poussée par son besoin d'affirmation de soi, elle décide qu'il est temps de quitter le cégep et le cocon familial pour aller vivre sa vie là où tout est possible, c'est-à-dire dans la métropole.

À la suite d'une rencontre fortuite dans le métro, Alice aboutit dans un quartier dont elle n'a jamais entendu parler et où les gens sont extrêmement bizarres. Mais c'est normal, non ? Elle est à Montréal et dans toute grande ville qui se respecte, il y a plein d'excentriques, comme Charles ou Verrue, d'illuminés, comme Andromaque ou Chess, et d'êtres encore plus inquiétants, comme Bone et Chair...

Alice s'installe donc et mord à pleines dents dans la vie, prête à tout pour se tailler une place. Or, elle ne peut savoir que là où elle a élu domicile, l'expression être « prêt à tout » revêt un sens très particulier...

TEXTE INÉDIT

15,95 \$



9,90 € TTC

Extrait de la publication